

Ou encore, toujours dans *Le Vin profond*:

'Tout finirait par aller bien quand même si l'infini ne s'entêtait à fourrer son nez partout comme une sale épidémie. Le choléra me grignote mon petit lopin déjà si difficile à croire. Et mon plumeau tourne à vide au milieu des étoiles.'

Norge est un merveilleux artisan du verbe; il éprouve la saveur pulpeuse des mots, il les manie comme des objets amis, comme des choses familières. Il les ajuste, les malaxe, les imbrique:

'Avec les mots, il faut s'attendre sans cesse à des miracles.'

(*La Langue verte*).

Ses mots sont souvent ceux de tous les jours, encore que Norge n'hésite pas, artisan astucieux, à forger ceux que son inspiration sollicite pour coller mieux à ce qui doit être dit. Leur emploi assure l'interpénétration du concret et de l'abstrait, du rêve et de la réalité, créant ainsi la dimension poétique par le jeu d'images qui chantent sous le regard et qui enchantent l'oreille, l'intelligence ou le cœur. Il en résulte une écriture merveilleusement protéiforme. Ici, elle se coule dans des versets de longueurs variées dont le rythme épouse parfaitement la pensée. Là, nous trouvons des mètres très différenciés où l'impair abonde; du vers de

quatre syllabes à l'alexandrin (ce dernier assez rare), il est vrai, car son balancement classique ne s'accorde que rarement à la fantaisie prime-sautière de l'écrivain qui structure ses poèmes avec une étonnante liberté.

Il n'hésite pas à manier chansons ou comptines, fables ou proverbes ou à recourir aux rythmes syncopés s'ils répondent aux réquisitions d'un jaillissement créateur.

Norge est en état de communion permanente et profonde avec l'univers dans lequel il se meut et qu'il ne cesse d'appréhender par les antennes de ses sens toujours en éveil:

*'Non, je ne suis pas du troupeau
Des dévorés, des comestibles;
Les dents me germent sur la peau,
A moi de happer l'invisible'*

(*Les Quatre Vérités*).

Et cette soif de possession toujours inassouvie nous vaut une œuvre exemplaire:

'Si bien que dans l'espace très peuplé qui s'étend du doute à la foi, de la ferveur à l'imprécation, de l'obéissance à la révolte, de l'ironie à la gravité, du renoncement à l'espérance ou si l'on veut, du rire aux larmes, se dessine finalement la figure d'une poésie où n'est éludée aucune source d'inspiration.'

(*Le vin profond*).

Jean REMICHE

Alexis Curvers

Alexis Curvers occupe dans les lettres belges une place bien particulière. Peut-être parce que l'œuvre de ce Liégeois appartient d'ores et déjà à l'universel. Rien de 'régionaliste' en lui, même si l'on peut reconnaître, au passage, un lieu ou une ville qui nous sont familiers. Ainsi Liège dans *Printemps chez des ombres*. Mais la cité, avec ses odeurs de jardin et d'herbe fraîche, est déjà celle de la légende.

Universel, Alexis Curvers l'est par ses thèmes: l'homme déraciné à la recherche de son identité et de son âme, la religion, ferment d'angoisse et d'extase, l'art qui seul, peut-être, justifie la

vie. Ses personnages croient à la 'puissance cachée des paroles'. Et c'est pourquoi, peut-être, ils vivent comme dans l'attente d'une révélation, percevant, à travers les événements les plus ordinaires, une part infime de ce mystère qui est lié à toute existence.

Quand, en 1937, paraît son premier roman, *Bourg-le-Rond*, écrit en collaboration avec Jean Sarrazin (Jean Hubaux de son vrai nom), Alexis Curvers a trente et un ans. Il est professeur et a déjà enseigné, notamment au Lycée grec d'Alexandrie. Depuis cinq ans, il est le mari de Marie Delcourt.



ALEXIS CURVERS À SA TABLE DE TRAVAIL.
(Collection et Photo Francis Niffle, Liège).

Œuvre satirique, *Bourg-le-Rond* est bâti autour d'un faux miracle et de l'usage qu'en font des hommes d'affaires et des commerçants avisés. Comment le souvenir d'une divinité celte a donné naissance à une sainte populaire, et comment cette 'sainte' devient un moyen de pression et un 'filon' à exploiter. Dans ce monde des illusions parfois plus ou moins consenties, chacun finira par être un peu dupe, depuis le jeune vicaire vaniteux, trop pressé de restaurer un culte tombé en désuétude, jusqu'aux enfants hallucinés, objets du miracle. Pour peindre cette sorte de folie collective, les auteurs usent souvent d'un humour acerbe, quelques mots wallons de-ci de-là. À l'heure où la littérature de notre Wallonie se cherche des racines, il serait bon de se souvenir de *Bourg-le-Rond*.

Printemps chez des ombres est d'une tout autre facture. Paru deux ans plus tard, à la veille de la guerre, c'est le roman de la jeunesse qui s'achève. Pourquoi une si déchirante mélancolie dans cette œuvre dont les héros sont surtout des adolescents? On y trouve les malentendus de la vie, la tendresse toujours maladroite, l'existence quotidienne impitoyablement mesquine où seule la flambée de l'amour met quelques couleurs. La vraie vie est absente, la vraie vie est ailleurs. Les héros rêvent de départ. Mais le désir de changer de lieu se confond avec le désir de changer d'âme. À l'aube de leur vie, on dirait que ces personnages portent plus de désillusions que d'espérances. Yvonne, morte par 'erreur', victime d'un phantasme amoureux, est à peine plus démunie que ses frères emportés vers leur destin, sans doute bientôt 'récupérés' et

condamnés à vivre comme 'tout le monde'. Pendant la guerre paraît *La Famille Passager*. Alexis Curvers y a rassemblé des contes et des études sur le théâtre classique. Il termine par des *Notes sur l'art du roman*, où l'on peut lire: 'Ne prévoyez que l'imprévu. Le destin seul est maître. Envers tout autre que lui, le créateur est libre.'

Entre deux anges, écrit dans les années 40, ne sera publié qu'en 1955. Prix Audace, ces chroniques qui tiennent du conte fantastique, peignent l'artiste en proie à ses contradictions, écoutant, sans stupeur, la conversation des anges, surprenant les conciliabules des Sibylles, traversant les horreurs de la guerre. Beaucoup de fantaisie alliée à une vraie profondeur dans ce livre qui annonce déjà *Tempo di Roma*.

On doit aussi à Alexis Curvers un drame satirique, *Ce Vieil Œdipe*, créé au Rideau de Bruxelles en 1947 et un recueil de poèmes: *Cahier de poésies*. Mais son chef-d'œuvre est sans conteste *Tempo di Roma*. Paru en 1957, après avoir été refusé par une douzaine d'éditeurs, ce roman magistral s'imposa, d'emblée, auprès du public et reçut bientôt le Prix Sainte-Beuve. Ce livre enferme une multitude de sujets, tout un univers de 'faits', de passions, de sentiments, une 'expérience' au sens noble du terme, une 'somme'. L'histoire de Jimmy, ce jeune homme du Nord amoureux de Rome, forme avant tout un roman picaresque, riche en rebondissements, en imprévus, mais c'est aussi, sous le couvert de l'humour et avec un ton qui atteint parfois à la plus merveilleuse désinvolture, une méditation sur la vie, la civilisation, l'homme. La vraie beauté fait peur, comme l'amour véritable, comme l'art ou la bonté réels, comme tout ce qui dépasse le médiocre. 'Le néant ne gêne personne', pense Jimmy, 'tandis que toute création contrevient à l'égalité et cause un scandale permanent.' De ce 'scandale', Alexis Curvers n'a été que trop conscient. Il faut arracher l'œuvre d'art au néant, se battre contre des empêchements qui ressemblent quelquefois au diable. De cette lutte épuisante et passionnée l'œuvre naît, et parfois la beauté. Dans *Tempo di Roma* on

trouve un curieux mélange d'optimisme et de mélancolie, de grande amertume et d'espoir toujours renaissant. Les héros d'Alexis Curvers sont volontiers 'en marge'. Les adolescents déchirés de *Printemps chez des ombres*, le vieil original ou la petite institutrice de *Bourgle-Rond*, Jimmy ou Sir Craven dans *Tempo di Roma*, sont des êtres dont le destin semble à jamais indécis, égarés dans un monde qui ne s'accorde pas à leur univers intérieur. Une sorte de 'grâce' pourtant les préserve du désespoir. Tant qu'ils échappent à la mort, ils ne cessent de repartir à l'assaut de leur rêve, même si ce rêve reste ambigu et, plutôt que de se rapprocher, s'éloigne toujours quels que soient les efforts déployés pour l'atteindre.

En 1960, Alexis Curvers reçoit le prix littéraire Pierre de Monaco pour l'ensemble de son œuvre. En 1962, *Tempo di Roma* est adapté pour le cinéma, et porté à l'écran, sans grand bonheur, hélas! par Denis de La Patellière. Dès cette époque, et bien qu'il ait sur le métier un immense roman toujours inachevé aujourd'hui: *Les Détours obscurs* et un roman d'anticipation: *La Gloire de l'Olive*, Alexis Curvers se détourne un peu de la création romanesque et s'attache davantage à l'essai. *Pie XII, le pape outragé* apparaît comme un pamphlet, le 'journal d'une indignation'.

À la fin de 1967, dans le livre *Prénoms* qui réunit des textes de divers écrivains, il publie une longue et admirable nouvelle: *Jean*, dont le sujet est à la fois planté dans nos préoccupations contemporaines et éternel comme une quête métaphysique. Un groupe d'amis en 'promenade' dans le Sinaï sont surpris par la guerre. Égarés, ils suivent des gazelles qui, se dirigeant vers un point d'eau, les amènent jusqu'à un couvent oublié où des moines vivent hors du temps: le couvent des deux saints Jean. Les visiteurs s'aperçoivent vite que ce lieu privilégié est habité par une querelle. De saint Jean l'Évangéliste et de saint Jean-Baptiste, qui faut-il suivre? Un jeune moine tentera d'aller chercher la réponse dans le monde, entreprenant un périple qui le mènera à Ravenne, à Gand, à Colmar, à

Liège, s'attardant en chaque lieu devant une œuvre d'art qui pourrait en elle enfermer une parcelle de la réponse. On le voit, la religion est source d'inspiration pour Alexis Curvers, bien qu'il soit difficile de le considérer comme un écrivain 'catholique'. Plutôt un alchimiste moderne cherchant sans désespérer, à travers la religion comme à travers l'art et la vie, l'or des mots et de la pensée.

Actuellement, il reste l'homme aux mille projets, aux armoires débordant de papiers noirs, aux cahiers bourrés de notes. En chantier, un essai sur la fin de l'Empire romain: *Les Grands Barbares blancs*; une *Vie de saint Alexis*, et une (ou plusieurs) étude sur l'*Agneau mystique* de Van Eyck.

Irène STECYK

Maurice Carême

Maurice Carême est né à Wavre, 'dans la fraîche rue des Fontaines' (*Nouveau Florilège poétique*, 1976), le 12 mai 1899. En plagiant l'autoportrait de Maeterlinck, on pourrait dire que c'est là le seul événement extraordinaire à noter dans la biographie du poète. Instituteur à dix-neuf ans et poète à vingt, il renonça un jour (en 1943) à sa première vocation pour s'abandonner tout entier à la seconde. Entre-temps (1924), il avait épousé Caprine qui allait être, sans désespérer, sa compagne, sa muse et sa collaboratrice, toujours attentive et souriante.

Si elle s'est tout naturellement ouverte sur des succès relatifs (*63 illustrations pour un jeu de l'oie*, *Hôtel bourgeois*, *Chansons pour Caprine*) à une époque où la simplicité poétique était, sans sympathie, qualifiée de naïve, la carrière littéraire de Maurice Carême n'a pas tardé à prendre un essor remarquable, dès la parution du recueil *Mère* (1935). Certes, l'écrivain avait déjà connu des consécration officielles (Prix Verhaeren en 1927), mais avec *Mère*, il renonçait définitivement à la tentation surréaliste, et il trouvait, ce faisant, au-delà des jurys littéraires, un public éternellement jeune dans son renouvellement, un public qu'il ne devait jamais décevoir.

L'expression frémissante de la tendresse portée à l'image de sa mère par le poète de trente

ans n'était pas, en vérité, destinée à l'enfance. Ne la voyait-on pas, de poème en poème, s'élaborer sur les thèmes du souvenir et du regret, dans le cœur d'un homme à qui la maturité faisait un peu peur?

*Il fut un temps, ma mère, où un épi de blé,
Une bergeronnette, une fleur d'églantier
Rendait l'heure rieuse comme une faïence.*

*Mais je ne savais pas que ta simple présence
Faisait chanter l'oiseau, dorait l'épi de blé,
Entrouvrait doucement l'églantine au soleil.*

*Et maintenant j'ai peur des minutes obscures
Qui montent du silence en sandales pareilles
Et troublent sous mes yeux les boissons les plus
pures.*

Mais, pour communiquer son affection, son étonnement, sa détresse, son enthousiasme ou son amour, Maurice Carême avait su choisir des mots, en apparence les plus banals, qui semblaient n'accéder au statut poétique que, précisément, par le miracle de la simplicité:

*Tu es belle, ma mère,
Comme un pain de froment
Et dans tes yeux d'enfant,
Le monde tient à l'aise.
[...]
Tu sens bon la lavande,
La cannelle et le lait;
Ton cœur candide et frais
Parfume la maison.*

Chez lui, le langage a toujours été poésie avant que la poésie ne devienne langage. Et l'on